

PHILIPPE HELLEBOIS

La jeune homosexuelle

Freud commence son texte de 1920 * Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine + en posant ce double constat: l'homosexualité féminine, bien qu'aussi fréquente que la masculine, a non seulement échappé à la loi pénale mais aussi à la recherche psychanalytique (1). Au-delà de ce rapprochement surprenant, remarquons tout d'abord que la chose garde encore pour nous une certaine opacité, les références analytiques autres que celles de Freud et Lacan étant rares (2). Quant à la loi pénale, les raisons de sa négligence, comme l'indique Lacan, sont plus simples: l'homosexualité féminine tend beaucoup moins que la masculine à l'entropie sociale, c'est-à-dire à la dégradation communautaire (3). En effet, on sait que les protagonistes de l'homosexualité masculine visent surtout à la production de la jouissance, la condition étant que le partenaire ait une queue. Et quand ce trait est érigé à la hauteur d'une condition absolue, nous sommes alors dans la perversion, la queue ayant ici valeur de démentir la castration de l'Autre. Et Si ses effets peuvent être antisociaux, c'est non pas pour cause de Sida mais parce que la jouissance ne collectivise, ni ne rassemble. Au contraire elle particularise, et isole en ne menant même pas nécessairement à l'autre sexe. Au point que Lacan peut poser cette assertion célèbre : * Il n'y a pas de rapport sexuel+.

L'homosexualité féminine, par contre, ne s'organise pas sur une volonté de jouissance. Tout indique plutôt qu'elle se fonde sur l'amour. Autrement dit, ces dames ne s'intéressent pas tant au sexe qu'à l'amour, le moins que l'on puisse dire étant que pour la jouissance, il y manque quelque chose (4). S'intéressant nécessairement à l'amour, elles vont même parfois jusqu'à inventer une véritable théorie de l'amour, ce qui explique que la référence majeure pour s'y retrouver, ce sont les Précieuses qui prolongent la tradition de l'amour courtois (5). Et contrairement à la jouissance, l'amour collectivise et rassemble. Très

souvent, c'est même l'amour qui supplée à l'absence de véritable lien social - ce que Freud a montré s'agissant de l'identification dans *Massenspsychologie* - ou, comme Lacan l'indique, à l'absence de rapport sexuel. Que l'homosexualité féminine ne se conçoive pas hors d'un amour idéal l'éloigne donc considérablement de la perversion. Ce qui nous amène à cette question : pourquoi les grandes positions perverses sont-elles plutôt l'apanage des hommes ? (6).

Venons-en maintenant à celle que la tradition analytique appelle la jeune homosexuelle et qui tout en présentant une problématique hystérique, développe aussi un trait pervers.

Malgré le mépris manifesté généralement à Vienne pour la psychanalyse, un grand bourgeois se résolut à recourir à Freud. Cet homme grave et responsable, autoritaire envers ses enfants, d'une virilité sans défaillance, avait un problème. Sa fille s'installait dans l'homosexualité. Et loin de s'y résigner, il était décidé à la combattre par tous les moyens, depuis le mariage forcé jusqu'à la psychanalyse. La position de la mère était plus ambiguë. Freud remarque qu'elle n'a abdiqué aucune prétention à la beauté, traitant ses enfants de façon fort inégale, sa tendresse outrée envers ses trois garçons contrastant avec sa dureté avec sa fille qu'elle cherche très souvent à éloigner du père. En conséquence, les transports homosexuels de sa fille ne sont pas sans lui convenir, de lui éviter ainsi une fâcheuse concurrence; elle les prend donc beaucoup moins au tragique que le père. Quant à la fille âgée de 18 ans, belle et intelligente, elle poursuit de ses assiduités une cocotte de dix ans plus âgée qu'elle. Unique intérêt qui a dévoré tous les autres et perpétue un penchant installé déjà depuis plusieurs années. Deux traits opposés caractérisent aussi sa conduite. D'une part, si elle n'hésite pas à s'exhiber publiquement en compagnie de la dame, tous les moyens, mensonges, rêveries, etc., sont bons pour tromper ses parents. Donc écrit Freud, franchise excessive d'un côté et dissimulation la plus totale de l'autre. Tromper le père d'une part et le défier de l'autre (7). Et c'est un événement grave qui décide les parents à s'adresser à Freud. Un jour, le père rencontrant en ville ce couple scandaleux, jeta à sa fille un regard furieux. Sur quoi, la dame décide de rompre sur-le-champ leur commerce qu'elle ne faisait d'ailleurs que tolérer. Là-dessus, la jeune fille se précipite sur une voie de chemin de fer urbain passant en contrebas.

Devant une telle conjoncture, Freud est d'abord très sceptique. En effet, amener par l'analyse un sujet à modifier son choix d'objet en fonction du goût des parents est pour le moins problématique. Et il fait à propos du traitement de l'homosexualité quelques remarques précieuses. Il ne s'agit pas de modifier les variantes de l'organisation génitale, ce qui ne serait que de la suggestion au nom

de la morale, mais plutôt de résoudre s'il y a lieu, les conflits barrant la voie à l'autre sexe. Et pour montrer la vanité d'une ambition modificatrice du choix d'objet, il note avec une délicate ironie qu'on n'a jamais tenté l'opération inverse (8). Pourquoi, après tout, ne pas transformer, au nom d'une morale parée des oripeaux de l'amour grec, un hétérosexuel bien constitué, en homosexuel résolu ? S'il accepte de se lancer dans l'aventure c'est de constater que la jeune fille ne cherchait pas à le tromper en lui demandant de la guérir de son homosexualité, restée d'ailleurs exclusivement sur le plan de l'élation amoureuse. Elle consent à l'entreprise parce que ça l'affecte gravement de donner à ses parents de tels soucis ! Ce qui donne à Freud l'idée qu'il y a plutôt qu'une perversion à réinverser, un conflit oedipien à résoudre.

Voilà le tableau composé sans doute au cours des premiers entretiens prenant la valeur de préliminaires et dont Freud s'attache ensuite à exposer les causes et les raisons libidinales. Relevant l'absence de névrose infantile, il constate que la problématique du cas commence beaucoup plus tard. Vers treize-quatorze ans, elle commence à jouer à la mère manifestant une tendresse exagérée pour un petit garçon de trois ans. Tendresse qui s'estompe et à laquelle succède un intérêt tout aussi marqué pour les femmes mûres, ce qui fait évidemment enrager le père. Le gond sur lequel la situation pivote est celui-ci : une nouvelle grossesse de la mère et la naissance d'un troisième frère alors qu'elle a seize ans. Freud constate que la femme aimée est un substitut de la mère, mais pose la question de savoir pourquoi sa passion se reporte dans ce sens. Question à laquelle il répond : dans la phase de génération pubertaire du complexe d'œdipe, son désir inconscient d'avoir un enfant mâle du père est non seulement déçu, mais c'est la concurrente, la mère, qui l'a. * Indignée et aigrie, elle se détourne de son père, et de l'homme en général. Après ce premier grand échec elle rejeta sa féminité et rechercha pour sa libido un autre placement (...). Elle se changea en homme et prit la mère à la place du père comme objet d'amour + (9). A cette position se trouve attaché un bénéfice secondaire. En devenant homosexuelle, elle se désiste pour sa mère et s'évite ainsi sa malveillance. Position qui se consolide quand elle remarque que cela met son père hors de lui. C'est son désir de le blesser, de se venger qui trouve alors à se satisfaire. Vengeance qui prend une double forme. D'une part, le tromper, comme lui-même l'avait fait en donnant à la mère un autre enfant - tromperie dont le père devait s'apercevoir pour que la vengeance soit effective - et ensuite le défier en s'affichant publiquement avec la dame.

Freud passe ensuite à la discussion de ce matériel. Il envisage notamment les conditions nécessaires de cet amour pour la dame dont elle jouait le rôle de chevalier servant. Condition simple mais impérieuse : la dépravation. La femme aimée devait évidemment être belle mais surtout dévoyée. Condition articulée à un but, celui de la sauver de cette condition indigne. Autrement dit, elle l'aime en homme, ce qu'elle n'est pas, et pour ce qu'à son tour l'aimée n'a pas, la dignité, les enfants, etc., la condition de cet amour étant donc un manque. Où se vérifie ainsi cette définition de l'amour par Lacan : l'amour c'est donner ce qu'on n'a pas.

Freud examine ensuite la question du transfert. Pour remarquer d'abord que, malgré son apparente coopération, elle ne bouge pas d'un pouce. Ce qu'il explique en considérant qu'elle transfère sur lui le radical refus de l'homme qui la domine depuis que son père l'a déçue. Ce qui amène Freud à la congédier, ne concevant pas d'occuper dans le transfert une place autre que paternelle. * Je mis donc un terme à l'analyse aussitôt que je pris connaissance de la position de la jeune fille vis-à-vis de son père, et donnai le conseil de faire poursuivre la tentative analytique, si on lui accordait de la valeur, auprès d'une femme médecin. La jeune fille avait entre-temps donné la promesse à son père qu'au moins elle mettrait un terme à sa liaison avec la «dame», et je ne sais pas si l'on a suivi mon conseil, dont la motivation est transparente + (10) . Pour Freud, la cerise sur le gâteau de son exaspération, furent les rêves de sa patiente dans lesquels il apparaissait qu'elle souhaitait se marier et avoir des enfants. Par ailleurs, elle lui avouait sans détours qu'elle songeait bien à se marier mais uniquement pour se soustraire à la tyrannie de son père et vivre selon ses penchants, étant en outre certaine de venir très vite à bout de son mari. On sait que Freud se demande alors anxieusement si l'inconscient pouvait mentir, et d'autre part intervient brutalement dans la cure : * Je lui expliquai un jour que je n'avais pas confiance en ces rêves, qu'ils étaient mensongers ou hypocrites, et que son intention était de me tromper comme elle avait coutume de tromper son père. J'avais raison, à partir de cette explication cette sorte de rêve fit défaut + (11) . C'est-à-dire que Freud là n'en peut plus et passe à l'acte alors que pourtant il avait très bien repéré ce dont il s'agissait, du désir de tromper. Et au lieu de le déchiffrer, il le fait taire. Freud ne fait ainsi rien d'autre, dit Lacan, que de réaliser le rapport imaginaire. C'est-à-dire qu'il fait rentrer dans le réel le désir de la jeune fille de le tromper et réagit indigné, alors qu'il s'agissait plutôt de révéler le discours menteur qui était dans l'inconscient. Il y avait donc un vrai transfert, articulé autour d'un désir authentique et véridique, celui de tromper, qui

reproduisait le jeu cruel qu'elle menait avec son père et qu'il fallait interpréter. Sur ce point, Freud réagit donc comme le père (12).

Reprenant les choses, Lacan pose cette question : que veut-elle faire entendre à son père par sa conduite homosexuelle ? On a vu que toute cette problématique prenait son départ dans une * exigence de l'amour bafouée dans le réel + (13). Autrement dit, elle attendait quelque chose du père qu'elle n'a pas eu, mais une autre, sa mère, a eu. Ce quelque chose, symbolisé par le phallus, en termes freudiens le pénis imaginaire, est incarné sous les espèces d'un enfant réel qu'elle pouponne effectivement au début de toute l'affaire . Que cet enfant soit réel et que le père en fût donc inconsciemment le géniteur, c'était bien là l'inquiétant, le point sur lequel la situation pouvait basculer. Situation qui bascule quand le père la réalise en donnant un enfant à la mère. Enfant qui est donc le sien mais donné à un autre. Cet enfant étant réalisé, elle ne pouvait plus alors entretenir avec lui le même rapport. En effet, Si elle attendait quelque chose du père, c'est bien qu'elle en manquait. Et c'est ce même manque qui équilibrait la situation. Manque indispensable, que nous appelons castration et qui fonde donc son *Penisneid*. Quand ce manque ne manque plus la situation ne peut alors que basculer. Et comme l'enfant est réalisé mais au bénéfice d'un autre, le manque change alors de statut. Il ne s'agit plus de castration mais de frustration. Autrement dit, toutes les femmes n'en manquent plus, elle seulement. Manque donc beaucoup moins supportable, Si bien que l'ironie de sa question se transforme. Il ne s'agit plus de ce qu'elle pourrait recevoir du père, là elle est déçue pour longtemps, mais de ce qu'est la féminité. Freud le note, c'est la mère disposant du phallus qui polarise alors l'amour. Mais comme elle ne s'y prête pas, pour diverses raisons anecdotiques mais qui se ramènent à celle-ci, structurale, qu'elle en dispose déjà, elle se trouve un substitut, la dame, qui en manque et à laquelle elle pourra donc le donner.

Sa nouvelle ambition, son nouveau désir consiste alors à se vouer pour son amour chevaleresque à donner à la dame ce qu'elle n'a pas, Soit le phallus. Rappelons-nous que celle-ci manque de certaines choses, sans enfant, sans fortune et dépravée. Et Si cette ambition comporte un trait pervers, c'est donc celui-ci de faire objection à la castration de l'Autre féminin. Comme l'indique Lacan, * Ce n'est pas proprement l'objet incestueux [la mère] que celle-ci choisit au prix de son sexe [c'est-à-dire en faisant l'homme]; ce qu'elle n'accepte pas, c'est que cet objet n'assume son sexe qu'au prix de la castration + (14). Ce à quoi elle s'emploie, c'est donc à une "relève de l'objet". On voit là aussi le raffinement de l'homosexualité féminine. Elle ne renonce pas à son sexe pour autant. En effet, Si elle aime une femme comme un homme, il s'agit en retour de se faire aimer comme femme, notre jeune fille n'ayant au-delà de sa conduite

chevaleresque rien abdiqué de sa féminité. Et ce d'autant moins que c'est sur la féminité même que se porte l'intérêt suprême (15). Son médiateur n'est plus le père mais une femme qu'elle veut transformer, élever à une dignité nouvelle, celle de la Dame. De ce manège le père n'est plus que le témoin bafoué. Elle veut lui faire entendre ce qu'est un véritable amour, ce qu'elle attendait d'abord de lui, raison pour laquelle l'affaire prend un tour de vengeance en se manifestant dans un jeu cruel. Amour qui était sans doute celui-ci, d'être aimée pour ce qu'elle n'avait pas. Aspiration déçue par le père aimant la mère pour ce qu'il lui donne. Cette place de témoin bafoué à laquelle se trouve ici réduit le père fait toute la différence d'avec "l'homosexualité" de Dora. En effet, entre Mme K. et Dora, le père fût-il impuissant occupe une place centrale. On sait que Mme K. se trouve à la place même de Dora comme sujet, la représentant face au père et lui servant ainsi d'intermédiaire pour se frayer un chemin vers les hommes. Et en ce sens, elle incarne donc la question de Dora, qu'est-ce qu'une femme pour un homme ? Ici, il ne s'agit plus de se frayer un chemin vers les hommes, mais tout simplement par le biais de l'amour entre femmes de les réduire au rôle du témoin outragé (16).

NOTES

- (1) S. Freud, * Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine +, *Névrose, psychose et perversion*, PUF, Paris, 1978, p. 245.
 - (2) J. Lacan, * Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine +, *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, pp. 734-736. Voir également les séminaires inédits, * La relation d'objet +, séances des 9, 16 et 23 janvier 1957 et A L'Angoisse@.
 - (3) *Ibid.*, p. 736.
 - (4) Manque qui peut virer à la plainte et dont témoigne une Violette Leduc dans son livre *Thérèse et Isabelle* (Folio, Paris, 1972), où elle montre les efforts fiévreux mais parfois insuffisants de deux jeunes filles pour parvenir entre elles à la satisfaction.
 - (5) J Lacan, *op. cit.*, p. 736. Précieuses qui ne furent pas toujours ridicules et dont l'effort consistait à faire de la femme un objet d'amour et non de jouissance.
 - (6) Voir P. Valas, * Freud et la perversion +, *Ornicar ?*, n^o 45, 1988, p. 41.
 - (7) S. Freud, *op. cit.*, p. 246.
 - (8) *Ibid.*, p. 249.
 - (9) *Ibid.*, p. 256-257
 - (9) *Ibid.*, p. 263.
 - (10) *Ibid.*, p. 263-264.
 - (12) J. Lacan, * La relation d'objet + séance du 9 janvier 1957.
 - (13) J Lacan, * Propos directifs... +, *op. cit.*, p. 735.
 - (14) *Ibid.*, p. 735.
- Remarquons aussi que ce n'est qu'avec son propre manque qu'elle se voue à la mise en place de ce qui manque au champ de l'Autre. Raison pour laquelle l'entreprise ne peut se déployer que sur le plan de l'amour, donner ce qu'on n'a pas, et qui contraste évidemment avec les grandes positions perverses masculines. Là aussi, il s'agit de démentir le manque de l'Autre mais avec ce qu'on a, ce qui explique que le paradigme de cette position Soit le fétichiste.
- (15) *Ibid.*, p. 735.
- On ne pourra trouver meilleure illustration de ce canevas que dans M. Proust, *Du côté de chez Swann*, première partie *Combray+, notamment la scène intitulée *Sadisme à Montjouvain +, La Pléiade, vol. I, pp. 159-165.

